L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 18 JUIN 1885.

Dufour, Bonnet & Cie.,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 18 JUIN 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Albert Paul au No 56 rue Remparts, près Bienville, magnifiques meubles, piano, etc.

La loi du repos.

L'histoire se répète sans cesse ; les formules peuvent changer, le fond reste le même. Aux différentes époques, l'humanité chante le même air, seulement elle prend le ton des divers systèmes religieux, philosophiques ou sociaux qui se succèdent et s'imposent à elle, à tour de rôle. Voyez, par exemple, la loi du repos, du repos dominical, si vous voulez. On l'a considérée longtemps comme l'effet de l'ambition des prêtres.

Nous l'avons vue baffonée, conspuée par des philosophes qui prétendaient être les vrais, les seuls amis du genre humain. "Les prêtres, disaient-ils, voulaient empêcher le peuple de travailler pour le maintenir dans la misère, dans la dépendance." Sous leur influence, il cessa, en partie, de chômer le dimanche ; mais il fêta le lundi, il remplaça le temple par le cabaret ; nous ne croyons pas qu'il ait beaucoup gagné au change.

Arriva le règne des économistes, qui rêvaient une production sans fin et une concurrence à outrance. Lancé par eux, le peuple se livra à une course folle dans l'arène du travail, mais il s'arrêta bientôt, fourbu, il demanda du repos. Quand il ne put pas l'obtenir directement de ceux qui l'employaient, il le réclama à la loi; quand la loi le lui refusa, on se trouva impuissante à le lui fournir, il voulut l'arracher par la violence ou par la grève.

On voit que rien, absolument rien n'est changé, quant à la loi du repos; les principes au nom desquels elle s'exécute ne sont peut-être plus les mêmes, mais elle reste persistante, opiniâtre ; elle ne fait que croître et s'imposer d'avantage avec le temps et la civilisation.

Les patrons, les chefs d'ateliers, ont longtemps résisté au mouvement qui entraîne les ouvriers dans la voie du repos; ils ont fini par céder. La question avait pris des proportions trop inquiétantes et, après bien des calculs, ils se sont aperçus qu'ils avaient plus à gagner qu'à perdre à son exécution franche, loyale. Quoi que l'on fasse, on ne réussira nulle part à l'abolir; elle est un des premiers besoins de l'humanité ; elle lui est aussi indispensable que la nourriture et le vêtement.

A tout prendre, l'homme n'est qu'un grand enfant. Qu'il se conduise lui-même ou qu'il soit guidé par d'autres, il faut toujours qu'il en revienne, ou qu'on en revienne, pour lui, au régime des écoles. Il a besoin, non seulement de ses vingt-quatre ou trente-six heures de récréation, par semaine, mais aussi, d'une période de vacances, qui tombe généralement en été. Lors même que l'amour du gain le talonne et le pousse à abuser de ses forces, il y a une loi supérieure qui s'impose à lui et lui fait tomber l'outil des mains. Il y a la morte-saison qui arrête le force à une demi-fermeture des ateliers. Inutile pour lui de se révolter contre cette nécessité. Pourquoi y échapperait-il, quand la nature elle-même y est soumise ?

C'est donc au bon, au salutaire mouvement que cédé auquel nous assistons, des deux côtés de l'Atlantique et qui pousse, tout à la fois, le patron à accorder des jours de repos à ses employés, et les employés à en profiter

Il en est ainsi à New York, à Philadelphie, à Boston, à Chicago, à St-Louis, à Cincinnati. Il est question même d'allonger ce repos, de faire précéder le dimanche d'une demi-journée, le samedi. L'ouvrier, le commis, peuvent alors faire quelques préparatifs de voyage, sortir, un moment, de la ville où ils étouffent, aller respirer l'air pur et fraîs de la campagne. Il se rentrent ensuite, le lundi, au magasin ou à l'atelier que plus vigoureux, plus dispos, non seulement en meilleure santé, mais de meilleure humeur. Le travail est peu souffrir d'une fatigue continuelle ; il profite de l'état de santé que l'homme de peine doit au repos qu'il s'est donné ou qu'on lui a accordé.

De tous les grands centres manufacturiers, celui qui a le mieux compris cette loi primordiale, antérieure à toutes les institutions humaines, c'est la ville de Baltimore. Elle a fondé, dans la campagne, un lieu de retraite pour le travail de ville, et elle l'a doté d'un fonds considérable qui sert à l'entretenir magnifiquement. C'est là que le travailleur, sa femme, ses enfants, vont chercher le repos et le maintien de la santé, que le séjour continuel de la ville altérait ; c'est là qu'ils trouvent les distractions saines et bonnêtes qui leur sont refusés dans le voisinage de la fabrique ou de l'usine.

L'an dernier, nous avons assisté, à la Nouvelle-Orléans, à des conférences qui ont eu lieu entre patrons et commis, en vue d'avancer l'heure de la fermeture des magasins, le samedi, croyons-nous, pendant la saison d'été. Les choses se sont très bien passées. Une entente cordiale n'a cessé de régner entre les deux parties, et tout s'est terminé par l'adoption de mesures qui ont satisfait les uns et les autres. Nous ne voyons aucune raison pour qu'il en soit autrement, cette année. Tous, sans exception aucune, sont animés des meilleures intentions, tous ont les mêmes intérêts et pourraient le mettre tout. Il n'est peut-être pas de centre au peu important où l'harmonie soit plus parfaite entre les diverses classes dont se compose le monde du commerce. Ce qui se pratique ailleurs peut donc plus facilement encore s'établir ici.

A ces considérations s'en ajoute une autre, fort importante. La morte-saison qui ouvre, partout ailleurs, ce que nous appellerons volontiers la période des vacances, est plus accentuée encore à la Nouvelle-Orléans, et le besoin de villégiature s'y fait sentir d'une façon exceptionnelle ; le climat le veut ainsi. Il n'est peut-être pas, en Amérique, de cité où la différence soit aussi considérable entre la population de l'hiver et celle de l'été. Nous croyons même que c'est, en grande partie, aux nombreux exodes qui ont lieu, à partir du commencement de juillet, que nous devons, presque chaque année, la merveilleuse salubrité de notre métropole, durant les trois plus terribles mois de l'année.

Rien donc de plus facile à accorder que ces petites vacances, au milieu de la désertion presque générale des chalands. Nous ne croyons pas devoir insister sur la question ; nous la considérons comme réglée d'avance.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Extrait de l'interrogatoire d'un 19 mois, en police correctionnelle :

Le président—Est-ce que vous connaissez l'accusé ?

—Le témoin.—De vue seulement, pour le voir dans le quartier de temps en temps....

Le président.—Et vous avez accepté une invitation à dîner d'un homme que vous ne connaissiez pas, d'un voleur!

—Le témoin.—Mais, mon juge, il me semble que c'aurait bien plus mal à papi d'accepter, si je l'avais connu.

Retenu dans son diocèse par l'ordination de la Trinité, Mgr Freppel n'a pu prendre part à la discussion sur le décret de désaffectation de l'Eglise Sainte-Geneviève. D'avance, il avait donné tous les arguments que l'on pouvait opposer à cette mesure.

Lorsqu'une proposition de loi, semblable au décret d'aujourd'hui, fut présentée, il y a quatre ans, par M. Benjamin Raspail, Mgr Frappel prononça, à cette occasion, un discours dont nous tâcherons de reproduire les principaux passages dans l'*Abeille* de dimanche prochain.

Le service anniversaire de la mort du prince impérial a été célébré, le 1er juin, à midi, à l'église St-Augustin, Paris, au milieu d'une assistance nombreuse.

Il ne s'est produit aucun incident.

A la même heure, une messe était dite, à Chislehurst, Angleterre. Le prince Victor-Napoléon, qui, la veille, avait quitté Paris tout exprès, y assistait.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Sous le titre "l'Archevêque", M. Jules Simon consacre ces lignes, dans le *Matin* de Paris, au Cardinal Lavigerie :

Après quelques souvenirs qui se rapportent aux premières années de la vie ecclésiastique de Son Eminence, M. Jules Simon poursuit le portrait de son héros et fait, sur les mesures du gouvernement, d'importantes réflexions :

Je ne sais rien de l'évêque. Je ne vois en lui que l'apôtre.....

Il a donné, tout récemment, la même preuve de résolution et d'activité dans une occasion tout autrement grave. La France venait d'étendre sa main sur Tunis. Il y avait là pour l'Eglise un monde nouveau d'organisation et de conquête. L'archevêque s'en est emparé. Il est de ceux qui se rappellent que pendant des siècles, partout où il y avait des catholiques, c'est de la France qu'ils relevaient, c'est sur la France qu'ils se faisaient ; c'est la France qui, en toute occasion, leur servait d'égide.

Les missionnaires, en augmentant le nombre de leurs proselytes, augmentaient le nombre de nos sujets et de nos protégés. Ils combattaient, ils conquéraient, ils nouraient pour Dieu et pour la patrie ; et c'est au moins autant à notre religion qu'à nos armes que nous devions le prestige qui nous a si longtemps environnés en Orient. Les incrédules le savent, ils en profitent, ils y comptent. Les apôtres le savent aussi ; et je suis sûr que celui-là se réjouit comme patriote de tous les pas en avant qu'il fait comme archevêque.

On raconte, est-ce une légende? que Gambetta voulut le voir. L'archevêque est accessible à tous, même aux grands. Il le reçut simplement et lui montra ses œuvres. Gambetta, qui n'était ni étranger aux grands sentiments, ni indifférent aux grands spectacles, ne cacha pas son admiration. On dit même qu'à l'instar des souverains qui se considèrent comme personnellement redevables pour les services rendus à l'Etat, il offrit ses remerciments. "Monsieur, dit alors l'archevêque, qui sanlij ses avantages, si vous reconnaissez qu'ici, sur les frontières de l'Islam, notre religion protège notre drapeau, pourquoi faites-vous, en France, votre affaire principale d'affaiblir la religion, en attendant de la détruire ! Ignorez-vous qu'un peuple, qui n'a plus de religion, cesse d'être un peuple aux yeux de ces barbares?—Oh! répondit le tribun, la guerre au cléricalisme n'est pas un article d'exportation."

Le mot est joli et digne de son répertoire. Je déclare qu'il est accablant. C'est comme s'il eût avoué lui-même qu'il avait détruit dans sa source notre influence au dehors. N'a-t-il pas détruit au dedans la paix religieuse, et supprimé, ou tente de supprimer, la seule force qui puisse avoir raison du grand nombre ? La guerre au cléricalisme a marché rapidement! Elle a chassé le prêtre des écoles et des hôpitaux ; elle a chassé le crucifix des salles d'asile, des salles de malades et des prétoires ; elle a chassé le nom de Dieu de la loi ; elle a renversé les calvaires qui ornaient les places publiques et tant qu'aux croix plantées sur des tombeaux ; comme un dernier témoignage de tendresse et d'espérance. Elle a supprimé les facultés de théologie, dispersé, anéanti les chapitres, biffé le traitement des cardinaux, diminué celui des évêques, menacé le pain des servants et des vicaires qui, dans l'Eglise, sont les misérables. L'archevêque a tout enduré.....

Enfin, le jour est venu où l'on a supprimé le recrutement de son clergé, en supprimant les bourses qui étaient la ressource unique de son séminaire. Il vous attendait là. Il ne s'agit plus de souffrir, mais de mourir. "Je vais mendier," dit-il. Prenez garde à cette parole. Le humoine ainsi demandée, et par un tel homme, n'est ni plus ni moins que l'appel au peuple.

Espérez-vous le dompter et dompter ceux qui lui ressemblent ? Espérez-vous détruire cette religion et toute religion ? Et au delà, si vous réussissez, qu'espérez-vous ? Sur quoi vous reposez-vous ? Est-ce sur le athéisme ? Ce qui peut vous arriver de pis est de réussir. Mais ce n'est pas mon affaire de parler pour la foi. Je laisse à l'archevêque les intérêts de la religion et je ne fais dans tout ceci que de la politique. Je parle pour la raison et pour la liberté, comme doit le faire un philosophe. Je prends pitié de mon pays, de l'humanité, de vous. On dirait que vous êtes condamnés par un arrêt du sort à vous créer incessamment à vous-mêmes d'inutiles difficultés. Hélas! la France a tant besoin de repos! Et elle en aurait tant et depuis si longtemps sans vous.

La République Française, du 3 juin :

Il faut parler encore de la journée d'avant-hier, car elle comptera parmi les plus mémorables de ce siècle. La population de Paris, qui presque tout entière s'était réunie pendant dix heures de l'Arc de Triomphe au Panthéon, a donné la preuve la plus éclatante de sa sagesse. Par son calme, par son excellente attitude, elle a rendu inutile l'action de la police ; celle-ci, bien que dirigée avec une habileté à laquelle tout le monde a rendu spontanément hommage, se fût trouvée impuissante au milieu d'une telle foule animée d'un même bon esprit. En face d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants, une armée elle-même se trouverait condamnée à l'inaction. Cette impossibilité d'agir contre la population de Paris, les anarchistes l'ont ressentie hier très-vivement. S'ils se sont laissé enlever leurs drapeaux rouges sans tenter la moindre résistance, c'est qu'ils se voyaient perdus dans une multitude qui ne leur aurait point pardonné de troubler par une émeute sa marche triomphale. Les hommes qui ont l'honneur de diriger les affaires de la République savent désormais, et le pays le sait aussi, et l'Europe elle-même, ce que vaut dans le grand Paris cette minorité infime et bruyante qui compte autant de chefs et de rédacteurs de journaux que de soldats. La presse républicaine, elle aussi, comprendra qu'elle a désormais mieux à faire qu'à signaler et réfuter les excentricités de cette ombre d'un parti.

La commission du Conseil des Etats Suisses, chargée d'examiner le rapport de gestion invite dans son Mémoire le Conseil fédéral à examiner quelles mesures devraient être prises pour résister à la politique protectionniste des grandes puissances,

Voici en substance ce que dit la commission :

"Si les grandes puissances d'Europe et d'Amérique ferment leurs marchés à la Suisse et cela n'est même plus une supposition, nos industriels se verront obligés ou de cesser leurs affaires ou de s'expatrier. notre territoire est trop petit pour fournir un débouché suffisant à une industrie prospère.

"A elle seuls, la Suisse ne peut changer cet état de choses, mais elle peut chercher des alliés, et elle les trouvera sans doute dans les pays neutres et surtout dans l'opinion publique. Celle-ci est devenue une puissance redoutable avec laquelle les gouvernements, même omnipotents, ont appris à compter. Puis des événemens imprévus peuvent amener les Etats européens à une politique moins plus raisonnable.... La constatation de ces faits peut amener un rapprochement entre les Etats de l'Europe, et la commission entrevoit dans un avenir pas trop éloigé la formation d'une union douanière telle que la proposaient les Molinari, les Leroy-Beaulieu et d'autres encore. A vrai dire, cette idée n'a pas trouvé d'écho dans les sphères officielles du continent ; mais elle gagne du terrain même en Suisse, où il est utile d'agiter cette question si grosse d'avenir."

LOUISIANE.

Le Bulletin, Markaville, paroisse Avoyelles, du 13 juin :

Le pont de la coulée des grues est commencé et sera bientôt achevé.

—Nous avons eu une abondante pluie, cette semaine; elle est arrivée à temps pour ranimer le maïs, qui commençait à souffrir. Tout cela nous garantit une très belle récolte de céréales.

Notre excellent ami, M. M. Dufour, nous a appris, mardi dernier, que du côté de Moreauville les récoltes sont splendides.

Sur le bayou Choupique, la récolte du coton et du maïs est de toute beauté. Les affaires sont mortes, en ce moment ; mais on vit dans l'espoir d'une riche moisson.

—On nous écrit, du Bayou Bœuf :

"Voici les chaleurs arrivées, et l'on sait qu'elles sont favorables à la pousse du coton, qui est en meilleur état. Les cultivateurs ont pu soigner et nettoyer leurs champs ; tout va donc pour le mieux, en ce qui concerne le coton.

"S'il nous arrivait une pluie abondante, elle ferait grand bien au maïs, bien qu'il ne soit pas encore endommagé. Nous en dirons autant des pois, qui ont aussi besoin d'eau

"Nous avons récolté notre avoine ; elle n'est pas très-abondante, mais nous n'avons pas trop à nous plaindre, et nous ne nous plaignons pas. En général, on peut dire que les planteurs sont satisfaits de la situation et de la perspective. MM. Mayer et Didier ont fait leur récolte de miel, jeudi dernier; ils ont extrait 125 gallons de 18 ruches, ce qui fait, à très peu de chose près, une moyenne de 7 gallons par ruche. Le miel est d'une qualité tout à fait supérieure, clair et très parfumé.

"Si les choses continuent de la sorte, MM. Mayer et Didier deviendront les plus importants apiculteurs du pays. Ils méritent, du reste, de réussir."

—Tous les jours, on nous demande où en est l'embranchement qui doit relier notre paroisse, en la traversant, aux lignes principales de fer. Bon nombre de citoyens expriment, par lettres le désir de souscrire.

M. Haas promet de s'inscrire pour $1,000, pour le chemin qui doit aller de Bunkie à Marksville. M. Mayer manifeste aussi l'intention de verser une forte somme.

Mettez-moi au nombre des souscripteurs, nous écrit M. Bize. Beaucoup d'autres sont dans les mêmes dispositions.

Marksville contribuera aussi pour une bonne part. Nous attendons la décision des directeurs pour aller de l'avant.

Le Review, Marksville, paroisse Avoyelles, du 13 juin :

Nous avons été favorisés, cette semaine, de pluies bienfaisantes.

—M. Fulgence Coco, de Bordelonville, nous apprend que les récoltes promettent beaucoup dans sa section.

—M. Avit Bordelon nous a envoyé un grabot de coton, lundi dernier. C'est le premier que nous ayons vu, cette année.

—M. S. W. Gardner nous apprend que la rivière Rouge baisse de quatre pouces par vingt-quatre heures. Ce qu'il y a de mieux en ceci, c'est que la baisse augmente tous les jours.

—Le *Laura Lee* a descendu la rivière, jeudi matin ; il avait un énorme fret.

—Le chemin entre Grand Ecore et le bayou des Glaises est maintenant très-praticable.

—Voici les nouvelles qui nous arrivent de Moreauville :

Le coton pousse rapidement, et les planteurs sont anxieux de voir la première fleur.

Dans quelques jours, ils auront débarrassé leurs champs de toutes les mauvaises herbes.

Le Dr Rabalais parcourt, tous les jours, ses champs et est enchanté de l'état de ses récoltes.

Moreauville aura, cette année, une grande quantité de fruits.

Les récoltes du vignisage de Hamburg nut encore meilleur aspect qu'aux environs de Moreauville.

Le Bayou des Glaises baisse rapidement.

Nous avons malheureusement beaucoup de foyres, en ce moment, dans notre voisinage.

Le Dr. W. R. Keller, de Hamburg, nous apprend qu'il a des tiges de coton de deux à trois pieds de hauteur.

M. J. A. Tassin nous a montré des pommes provenant de la ferme de M. Pierre Bordelon ; il y en a jusqu'à dix sur la même branche. L'arbre qui les porte a été planté il y a 14 ans.

Le nouveau pont de la coulée des grues sera bientôt mis à la disposition du public. Il a été construit par M. Cobarrasus, aidé de M. Rosaire Ducote.

Nous apprenons avec douleur la mort de Mlle Irma Couvillion, fille de M. Louis Couvillion, âgée de 12 ans. M. Couvillion a perdu sa fille-aînée à l'âge de 18 ans, il y a quelques semaines. Nos compliments de condoléance à une famille si cruellement éprouvée.

Le Democrat, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 13 juin :

—Enfin les cataractes du ciel se sont ouvertes, et il nous est tombé une abondante pluie qui a rafraîchi la terre. Nous en avions grand besoin. L'ondée n'a pas été générale, malheureusement; il y a eu des privilégiés et des victimes. Cela est regrettable car nous avons encore des planteurs qui voient leurs récoltes souffrir et en sont attristés.

—Il est grandement question d'établir une fabrique de glace à Donaldsonville.

—Il nous faut accorder une mention fort honorable à deux braves jeunes gens de couleur, Caddie et Ed Polite, établis sur la rive Est du fleuve, près de Darrowville. Ils travaillaient depuis plusieurs années pour feu l'hon. Ben Gibson, qui les récompensaient les deux tiers de ce qu'ils gagnaient. En janvier dernier, ils ont acheté une propriété de 25 acres qu'ils ont payée comptant ; ils y ont construit une petite maison confortable : ils se sont mis à cultiver le riz de société avec Auguste Bertaut et Edmond Martand ; ils ont fait aussi emplette d'une pompe et d'une petite machine à vapeur. Leur récolte promet merveilleusement bien et il est à croire qu'ils seront amplement récompensés de leur travail.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St-Charles, du 13 juin :

Les planteurs de riz de notre paroisse ont vu avec tristesse le fleuve baisser rapidement. Ils ne peuvent plus faire pénétrer l'eau dans leurs champs par les coupures pratiquées dans les levées. Si le ciel ne leur envoie pas bientôt d'abondantes pluies, ils sont menacés d'une autre mauvaise récolte. La perspective est inquiétante.

—L'habitation Edmée, autre fois habitation Julius, a été vendue par le shérif, samedi dernier ; elle a été adjugée à la maigre somme de $30,000. La sucrerie seuls vaut ce prix-là.

—Les travaux de la levée de l'Eglise St. Pierre, paroisse St. Jean-Baptiste, rive gauche, sont achevés.

Les ingénieurs d'Etat ont réglé leurs comptes avec MM. James et McJinty. La levée a 19,282 pieds cubes. Le travail a coûté $3,852 10c.

—Nous avons beaucoup de fièvres en ce moment.

—Les pommes mûrissent, mais elles ne sont pas très abondantes.

—Décédée, la vénérable Mme Adeline Lavergne, après une longue et douloureuse maladie.

Le Courrier, Opelousas, paroisse St. Landry, du 13 juin :

Nous avons eu d'excellentes ondées, dans presque toute la paroisse, dimanche, lundi et mardi. Il en était temps pour le maïs, qui souffrait de trois semaines de sécheresse. Maintenant, le vieux maïs est nettoyé et le coton est en excellent état. La perspective est plus que satisfaisante. Si les ondées continuent, nous aurons de magnifiques récoltes.

—Nous reçu de notre confrère du *Democrat*, de St-Landry, de très beaux specimens d'avoine. Les tiges ont cinq pieds de hauteur et les épis sont abondamment fournis. Notre confrère en avait semé 6 acres en février ; il a fait sa moisson en juin. Il a eu vingt tonnes par acre. Qu'on dise après cela que nous ne pouvons nous livrer à cette culture.

—Décédée, à l'âge de 55 ans, Mme Victoire Tessa, femme de feu Jean Prévot.

L'Observer, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemines, du 13 juin :

Nos planteurs apprendront avec plaisir que le Mississippi hausse lentement, mais constamment ; il est très bas en ce moment et il faut l'emploi des pompes pour l'irrigation des rizières,—mesure fort dispendieuse. Il est donc presqu'indispensable que le fleuve hausse pour permettre à nos cultivateurs de faire une bonne récolte, sans être exposés à des dépenses qui leur enlèveraît une partie de leurs bénéfices. Si comme nous l'annoncent les journaux du Nord, le fleuve doit hausser de 2 pieds environ, vers la fin de juin, la récolte sera très rémunératrice.

Le *Meschacébé*, Bonnet Carré, paroisse St-Jean-Baptiste, du 13 juin :

Saint-Médard, chacun le sait, est considéré comme le patron du temps et sa fête tombe le 8 juin. C'était donc lundi dernier et il a plu ce jour-là. La tradition veut que le temps qu'il fait le jour de la saint Médard se répète chacun des quarante jours suivants. Donc, il doit faire de la pluie jusqu'au 18 juillet sans sauter un seul jour—ici on ailleurs bien entendu. Le jour de saint Gervais et de saint Protais qui vient le 19 du mois a la même fâcheuse influence—il nous noie ou nous grille. La prédiction est consignée dans un vieux dicton :

S'il pleut le jour de la Saint Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.
S'il pleut le jour de Saint Gervais et de Saint (Protais,
Il pleut quarante jours après.

Jusqu'ici cette prédiction se maintient et le ciel nous verse son orage quotidien. Nous devons espérer que, comme cela arrive souvent, la saint Médard ne tiendra pas parole. L'apparence des champs est bonne, mais qu'un retard se fasse remarquer partout.

Le *Fermier Louisianais*, Nile-Ibérie, paroisse Ibérie, du 13 juin :

Après une période de sec qui a permis de détruire l'herbe, sont venues quelques pluies bienfaisantes qui ont rendu la vigueur aux plantes. On nous annonce que dans nombre d'endroits on ou n'a pu planter le maïs qu'en arrière saison ; il souffrait beaucoup de la rugosité du sol, que l'on n'avait pu convenablement préparer.

Les pompes à riz fonctionnent sur le fleuve et aux Bayon Lafourche.

Avant peu, ceux qui ont de la terre préparée et des plantes de patates douces, pourront les planter.

Le coton est beau et bien levé, mais a besoin d'un peu d'humidité pour se croisance ; la pluie récente y pourvoira. On peut sans être trop optimiste, prédire, qu'à moins d'un cataclysme improbable, l'année sera bonne pour tous les agriculteurs. Si la société d'immigration peut agir et nous donner un élément travailleur et paisible ; tout indique que notre Etat sortira, sans trop de peine, de l'ornière ou depuis si longtemps il se débat—celle d'un déficit annuel entre le doit et l'avoir. Achetons moins, faisons davantage, suffisons-nous à nous-mêmes —tel est le problème à résoudre, on y parviendra.

—Décédée, mercredi dernier, à l'âge de 63 ans, Mme Coralie Boutté, femme de M. Marcel Boutté, estimable homme de couleur.

L'*Entreprise*, Nile-Ibéris, paroisse Ibérie, du 13 juin :

Notre paroisse a eu des ondées, tous les jours, depuis le 6, et, le 8, c'était le tour des environs immédiats de la Nile-Ibérie, où il a plu abondamment, mais plus de la moitié de nos planteurs n'a pas en d'eau. Les indices sont que tout le monde en aura bientôt. Les habitants peuvent s'en passer, du moins quelque temps encore. Les récoltes—principalement celle du maïs—seront exceptionnellement belles cette année.

—La terrible coqueluche sévit toujours dans notre ville et dans la campagne, parmi les enfants. Jusqu'ici, elle n'a pas fait beaucoup de victimes ; néanmoins, le caractère en est devenu plus grave ce mois, et ceux qui en sont atteints en souffrent davantage.

—Nous avons vu travailler, mercredi dernier, le bateau-balaud du gouvernement, qui est commandé par le capitaine Pierre Olivier, et qui, en ce moment, enlève les obstructions à la navigation du bayon Tèche, aux limites supérieures de la corporation de notre ville. Le travail se fait rapidement et avec zèle.

—Nous apprenons avec douleur que le shérif de la paroisse Lafayette, M. Edgar Mouton, vient de mourir subitement. M. Mouton était estimé de toute la population, et, comme fonctionnaire, il avait toujours rempli ses devoirs avec fidélité et promptitude. Il était âgé de 37 ans. Nous présentons à sa famille affligée l'expression de notre vive sympathie.

—Nous regrettons d'avoir à annoncer la mort de l'enfant de M. Henry Laugnin. Il a été enlevé, jendi dernier, par cette triste épidémie de coqueluche qui règne ici.

L'*Advertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 13 juin :

Les chaleurs actuelles sont on ne peut plus favorables à la pousse du coton. Nos planteurs sont pleins de confiance ; ils comptent sur une abondante récolte.

—Il vient de se faire une nouvelle expédition d'œufs aussi considérable que celle de la semaine dernière.

—Le temps clair et sec dont nous jouissons, en ce moment, a permis à nos planteurs de soigner leur coton. Leurs travaux sont très avancés,

—Nous apprenons qu'il y aura un changement de service, du chemin de fer, à partir de demain.

Le train ordinaire des voyageurs partira de la Nouvelle-Orléans à 8 heures du matin.

Le train du Texas partira à 7 h. 30 du matin. Il n'y aura plus de train pendant la journée. Le train de fret du Louisiana Western prendra des passagers.

—Décédée, à l'âge de 35 ans, Mme McFadden, femme de notre estimable concitoyen T. A. McFadden. Elle laisse une nombreuse famille pour pleurer sa perte. Nous envoyons à son mari, à ses enfants, l'expression de notre vive sympathie.

—Décédée, à l'âge de 55 ans, Mme Jean M. Granger.

—Décédé, M. Edgar Mouton. Il n'avait que 37 ans. Il était shérif de notre paroisse, depuis 1878 et avait toujours admirablement rempli ses devoirs. Comme fonctionnaire, comme simple particulier, il emporte les regrets de toute la communauté. Il laisse une femme et cinq enfants.

La *Post*, journal berlinois, qu'on désigne comme l'organe des diplomates, termine un article sur le voyage de lord Rosebery à Berlin par cette conclusion :

"Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il se manifeste, à cette heure, en Russie, dans les régions les plus infinpntes, un violent courant contraire à la paix, et que le ministère anglais, qui se voit exposé à la nécessité de soutenir seul une lutte contre la Russie alliée avec la France et en présence d'une Allemagne hostile, s'efforce de se réconcilier avec cette dernière puissance et de la déterminer à dire une bonne parole pour l'Angleterre à Saint-Pétersbourg et à Paris.

"Voilà la vérité pure. Ajoutons que c'est l'Angleterre elle-même qui a provoqué la plupart des difficultés contre lesquelles elle se débat en ce moment, et qu'elle ne possède aujourd'hui ni l'habileté diplomatique ni la force militaire suffisante pour sortir de là avec honneur."

Le général Lallemand, ancien commandant de corps d'armée, ancien gouverneur militaire de l'Algérie, chargé par le ministère de la guerre en France, de présider l'enquête ordonnée sur les rapports du général Brière de l'Isle, à propos de l'évacuation de Lang-Son par le lieutenant-colonel Herbinger, vient de faire une enquête sur les résolutions de la commission.

Elles sont favorables à la conduite du lieutenant-colonel.

Le Temps du 2 juin :

Pacifique et grande journée. Le spectacle que Paris a donné hier aux funérailles de Victor Hugo a été digne de la grande ville et du grand poète. Les obsèques de Gambetta avaient eu quelque chose de plus tragique. L'heure était plus sombre et le deuil plus poignant. Mais Victor Hugo s'en allait rassasié de jours et d'honneur, après une vie pleine et une œuvre achevée. La foule immense qui accompagnait ou regardait passer son cercueil éprouvait moins le besoin de mener le deuil de sa mort que celui de célébrer sa gloire. Son cortège ressemblait beaucoup moins à un convoi funèbre qu'à une de ces théories antiques faites en l'honneur d'un dieu. Comme on l'a dit, cette pompe funéraire avait la sérénité et l'orgueil triomphant d'une apothéose.

Ceux qui avaient conçu des craintes pour l'ordre public dans cette mémorable journée les ont vues absolument démenties par l'événement. A tout prendre, il serait impossible d'imaginer un concours de plus d'un million d'hommes pour une manifestation nationale quelconque avec moins de trouble, de crème et même d'accidents. L'inspiration de tout ce peuple était unanime : il était là pour honorer un grand homme, et il était bien décidé à ne pas laisser détourner de son but ou troubler par des ambitions de secte la pieuse manifestation qu'il avait résolu de faire.

Ce courant d'admiration émue et relativement désintéressée était si puissant et si général, qu'il a tout emporté avec lui et n'a permis aux amateurs de désordre de faire, sur aucun point du parcours, la moindre tentative en sens contraire. Pas un drapeau rouge n'a paru dans le cortège, et il a été facile de voir à la manière dont la foule a acclamé le drapeau tricolore, la Ligue des Patriotes, l'armée et son commandant, le général Saussier, qu'elle n'eût pas souffert l'apparition de cet emblème de guerre civile. Avant la cérémonie, la police a saisi et détruit un certain nombre de ces insignes que leurs porteurs n'ont pas même essayé de défendre, tant ils se sentaient isolés et comme perdus dans une masse absolument étrangère à leurs idées et à leurs desseins. Telle a été même leur résignation et leur docilité à obéir aux premières injonctions de la force publique qu'un journal socialiste croit devoir les gourmander ce matin et leur recommander pour une autre fois de montrer un peu plus de courage.

La *République Française*, du 2 juin :

Les partis réactionnaires n'ont pas encore fait cette découverte, qu'il y a aujourd'hui une opinion en France, solide, ferme, maîtresse d'elle-même, qui ne diffère pas sensiblement de Paris à Lyon et de Marseille à Dunkerque. Ils ne sont pas encore parvenus à comprendre que le suffrage universel a fait des progrès considérables depuis que la chute de leurs pouvoirs de monarchie et d'empire a permis l'établissement de la liberté. C'est pourtant ce phénomène qui explique la vanité de leurs efforts et qui rend désormais ridicule tout essai d'usurpation sur les droits de la souveraineté nationale.

Les funérailles de Victor Hugo seront certainement l'un des spectacles mémorables que Paris aura donnés au monde. Si quelques insensés, de n'importe où l'a dit, cette pompe funéraire avait la sérénité et l'orgueil triomphant d'une apothéose.

Ceux qui avaient conçu des craintes pour l'ordre public dans cette mémorable journée les ont vues absolument démenties par l'événement. A tout prendre, il serait impossible d'imaginer un concours de plus d'un million d'hommes pour une manifestation nationale quelconque avec moins de trouble, de crème et même d'accidents. L'inspiration de tout ce peuple était unanime : il était là pour honorer un grand homme, et il était bien décidé à ne pas laisser détourner de son but ou troubler par des ambitions de secte la pieuse manifestation qu'il avait résolu de faire.

Ce courant d'admiration émue et relativement désintéressée était si puissant et si général, qu'il a tout emporté avec lui et n'a permis aux amateurs de désordre de faire, sur aucun point du parcours, la moindre tentative en sens contraire. Pas un drapeau rouge n'a paru dans le cortège, et il a été facile de voir à la manière dont la foule a acclamé le drapeau tricolore, la Ligue des Patriotes, l'armée et son commandant, le général Saussier, qu'elle n'eût pas souffert l'apparition de cet emblème de guerre civile. Avant la cérémonie, la police a saisi et détruit un certain nombre de ces insignes que leurs porteurs n'ont pas même essayé de défendre, tant ils se sentaient isolés et comme perdus dans une masse absolument étrangère à leurs idées et à leurs desseins. Telle a été même leur résignation et leur docilité à obéir aux premières injonctions de la force publique qu'un journal socialiste croit devoir les gourmander ce matin et leur recommander pour une autre fois de montrer un peu plus de courage.

Le *Journal des Débats* du 4 juin :

Aussitôt après les funérailles de Victor Hugo, on s'est occupé de la liquidation de sa succession, tant au point de vue des biens meubles et immeubles que des œuvres littéraires.

Le conseil de famille de ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne Hugo, est ainsi composé :

Du côté paternel :

M. Léopold Hugo, oncle à la mode de Bretagne des enfants, et deux arrière-cousins, MM. Trébuchet.

De l'autre côté :

M. Jules Simon, un beau-frère de Mme Lockroy, plus un troisième membre.

Le conseil a déjà tenu deux séances ; il a choisi comme tutrice la mère, Mme Lockroy, dont le mari exercera les pouvoirs comme co-tuteur, et M. Léopold Hugo comme subrogé-tuteur.

On ne connaît de Victor Hugo que deux testaments : l'un qui règle les questions littéraires, l'autre qui a trait aux biens meubles et immeubles.

Il n'y a dans ces testaments aucune clause par laquelle le poète lègue ses anciens manuscrits à l'Etat ; mais la famille se conformera pour cela aux intentions exprimées par Victor Hugo, de son vivant.

Quant aux nouveaux manuscrits, les exécuteurs testamentaires sont MM. Vacquerie, Meurice et Ernest Lefèvre.

Le testament indique l'ordre dans lequel ces manuscrits devront être publiés, mais il ne fixe ni dates ni intervalles pour ces publications.

Contrairement à ce qu'on avait dit, Victor Hugo n'a fait aucun legs particulier ; toute la succession revient aux héritiers naturels.

Ajoutons que, en dehors des nouveaux manuscrits qui sont très nombreux, la famille a l'intention de publier toute la correspondance du poète ; elle fera appel, dans ce but, à toutes les personnes qui possèdent des lettres de lui.

Vendredi, on lèvera les scellés dans la maison de Victor Hugo et l'on commencera l'inventaire des manuscrits dont la famille veut faire une description légale dans le but d'en assurer l'authenticité.

M. et Mme Chaillet, du faubourg St-Antoine, à Paris, ont célébré, le 25 mai, à l'église Saint-Paul, leurs noces d'or, entourés de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

La cérémonie était présidée par la mère de Mme Chaillet, Mme Albouze